

# Des eunuques dans la tragédie grecque

## L'orientalisme antique à l'épreuve des textes

Dominique Lenfant

DOI – 10.7358/erga-2013-002-lenf

ABSTRACT – In the past few decades, eunuchs have been described as being for the ancient Greeks a fascinating symbol of eastern effeminacy and weakness as opposed to strong, male Greeks, exemplifying ancient Greek orientalism. Greek tragedy has been presented as a major source on the matter, although very few of the characters in the Greek plays we know are eunuchs. This paper examines the three cases that have been produced as evidence. In two fragments of lost plays (Phrynichos' *Phoenissae* and Sophocles' *Troilos*) there is indeed a castrated oriental slave, but both texts are limited to a few words. There is nothing to suggest that the eunuch either had a major role in the play as a whole or served as a symbol to contrast Orientals and the Greeks. The third alleged eunuch is the Phrygian slave of Euripides' *Orestes*, this time a rather important figure in an extant tragedy, but it is shown here that he should not be interpreted as being a eunuch. Thus, eunuchs seem to have been unimportant in Greek tragedy, and consequently they cannot be considered to have been a fascinating symbol of the contemptible Oriental.

KEYWORDS – Eunuch, orientalism, Orient, Persians, Phrygians, Trojans, tragedy, Phrynichos, Sophocles, Euripides.

Dans son *Inventing the Barbarian* paru en 1989, Edith Hall dit vouloir analyser la manière dont l'idéologie des Grecs les a mentalement opposés aux barbares et elle privilégie pour ce faire l'étude de la tragédie, qu'elle considère comme le plus ancien témoignage dont nous disposons sur ce qu'elle appelle la théorie de la supériorité grecque<sup>1</sup>. C'est dans la mise en œuvre de ce projet qu'elle en vient à affirmer qu'aux yeux des Grecs les eunuques étaient un symbole négatif de l'Asie<sup>2</sup>, thèse qui trouve une expression plus radicale encore dans un article paru quatre ans plus tard: après y avoir cité le cas de l'eunuque qui apparaissait au début des *Phéniciennes* de Phrynichos, l'auteur n'hésite pas à soutenir que l'homme castré incarnait parfaitement la vision que les Grecs avaient des Orientaux,

---

<sup>1</sup> Je paraphrase ici ce qui est dit par l'auteur en personne des intentions qui l'animent (Hall 1989, ix-x).

<sup>2</sup> Hall 1989, 157.

celle d'efféminés<sup>3</sup>. Cette assimilation des Orientaux à des eunuques et des eunuques à des efféminés lui permet de plier la représentation antique de «l'Orient» au schéma proposé par Edward Saïd à propos de l'orientalisme moderne – c'est une source d'inspiration qu'elle revendique expressément: les eunuques, postulés comme féminins, contribueraient à peindre en tant que tels une Asie féminine, donc faible et méprisable, par opposition à des Grecs qui seraient de «vrais» mâles, forts et supérieurs à elle<sup>4</sup>. Les Grecs seraient ainsi les premiers orientalistes au sens idéologique du terme.

Tout en privilégiant la tragédie comme champ d'étude, Edith Hall emprunte volontiers des exemples à d'autres genres d'expression littéraire ou artistique et conclut fréquemment à des généralités sur les Grecs dans leur ensemble. C'est dans ce dernier champ extérieur au genre tragique que j'ai déjà eu l'occasion d'éprouver sa thèse sur le sens et l'importance des figures d'eunuques aux yeux des Grecs. L'examen d'écrits comiques, historiques et philosophiques qui se référaient au monde perse à l'époque même de son existence m'a ainsi permis de contester deux postulats de l'auteur, à savoir, d'une part, que les Grecs contemporains des Perses méprisaient les eunuques, d'autre part, que les castrats avaient une importance de premier ordre dans leur représentation du monde perse. J'ai alors formulé l'hypothèse que l'idée exposée par Edith Hall résultait de la projection infondée, sur cette période de l'Antiquité, de représentations qui lui étaient très postérieures<sup>5</sup>.

Il convient à présent de nous tourner vers les tragédies athéniennes, objet privilégié de l'attention d'Edith Hall et point de départ de son affirmation récurrente<sup>6</sup> sur le caractère emblématique de l'eunuque, figure, selon elle, de l'Oriental efféminé et méprisable, en même temps qu'incarnation parfaite de la cruauté «orientale» aux yeux des Grecs. Or, si l'on observe dans cette optique ce qui nous reste des tragédies athéniennes, on est d'abord très surpris de constater qu'en dépit de l'importance des figures de barbares au sein du corpus tragique<sup>7</sup>, les personnages d'eunuques y sont d'une extrême rareté. Edith Hall n'en peut invoquer que trois, à condition toutefois de prendre en compte les fragments de tragédies perdues. Sans

---

<sup>3</sup> Hall 1993, 115-116 («The eastern castrated male, in whose mutilation the essence of the Greeks' view of eastern effeminacy was reified, stood as a paradigm for every oriental male»).

<sup>4</sup> Hall 1989, 99: «The tragedy [...] represents the first unmistakable file in the archive of Orientalism». Hall 1993, 113: «Orientalism explicitly equates the Europe-Asia relationship with that between man and woman». Hall 2006, 212-220, réaffirme avec force et sur les mêmes bases cette opposition entre une Grèce mâle et des barbares efféminés.

<sup>5</sup> Lenfant c.d.s.

<sup>6</sup> L'affirmation est reproduite dans un ouvrage paru 17 ans après le premier (Hall 2006).

<sup>7</sup> Bacon 1961.

ces derniers, il ne reste plus qu'un exemple *possible* dans l'ensemble des trente-trois tragédies conservées<sup>8</sup>.

Sans nous arrêter à cette piètre importance numérique, nous allons nous livrer ici à l'examen des trois seuls passages qui aient pu être cités pour illustrer cette présence des eunuques dans la tragédie<sup>9</sup>, (1) une allusion au début des *Phéniciennes* de Phrynichos, où apparaissait un eunuque qui préparait la salle du conseil royal perse avant de rendre compte de la défaite de Xerxès, (2) un vers du *Troïlos* de Sophocle, dans lequel un personnage faisait allusion à la castration qu'il avait subie, (3) deux scènes de l'*Oreste* d'Euripide qui donnent un rôle frappant à l'un des esclaves phrygiens ramenés de Troie par Hélène<sup>10</sup>. Cette étude permettra de montrer, en premier lieu, l'écart qui sépare le contenu des fragments des interprétations qu'en propose Edith Hall et, en second lieu, le fait que l'esclave phrygien n'était un eunuque ni dans l'esprit d'Euripide ni dans celui des spectateurs de son temps. Il conviendra alors de réviser en conséquence certaines affirmations fracassantes.

## 1. L'EUNUQUE DES «PHÉNICIENNES» DE PHRYNICHOS

Le premier fragment invoqué correspond au premier vers des *Phéniciennes* de Phrynichos, pièce produite en 476 av. J.-C.<sup>11</sup>. Dans le recueil de fragments tragiques édité par Bruno Snell, il prend la forme qui suit:

EYNOΥΧΟΣ στορνὺς θρόνους τοῖς τῆς ἀρχῆς παρέδροις  
Τάδ' ἐστὶ Περσῶν τῶν πάλαι βεβηκότων  
(ἀγγέλλει τὴν Ξέρξου ἦτταν).<sup>12</sup>

UN EUNUQUE, préparant des sièges pour les conseillers de l'empire:  
«Ceci appartient aux Perses partis de longue date»<sup>13</sup>  
(il annonce la défaite de Xerxès).

---

<sup>8</sup> Certains, conscients de cette faiblesse numérique, n'hésitent pas à supposer qu'il y avait des eunuques dans des pièces perdues. «There may have been other eunuchs in lost plays», déclare tel commentateur moderne qui reprend l'analyse d'Edith Hall (Sommerstein - Fitzpatrick - Talbot 2006, 228). La chose n'est pas plus exclue qu'assurée.

<sup>9</sup> Voir déjà Guyot 1980, 71-72.

<sup>10</sup> Respectivement: Phryn. *TrGF* 3 F 8 Snell; Soph. *TrGF* F 620 Radt; Eur. *Or.* 1369-1528 (cf. 1110-1115).

<sup>11</sup> Après *La Prise de Milet* du même Phrynichos et avant *Les Perses* d'Eschyle, c'est la deuxième des trois tragédies «historiques» dont nous ayons connaissance, des pièces qui s'inspiraient d'événements récents et qui s'inscrivaient toutes dans un cadre perse.

<sup>12</sup> Phryn. *TrGF* 3 F 8 (Snell 1971, 75).

<sup>13</sup> La traduction est incertaine, étant donné qu'il nous manque le vers suivant.

Ce fragment est en fait reconstitué à partir de l'argument (*hypothesis*) des *Perses* d'Eschyle, soit les quelques lignes qui figurent dans les manuscrits médiévaux de ce dernier et qui, sans doute inspirées de précédents dus à des savants d'époque hellénistique, annoncent au lecteur le thème de la pièce dont le texte va suivre<sup>14</sup>.

Il y est dit que:

Γλαῦκος ἐν τοῖς περὶ Αἰσχύλου μύθων ἐκ τῶν Φοινισσῶν Φρυνίχου φησὶ τοὺς Πέρσας παραπεποιῆσθαι. ἐκτίθησι καὶ τὴν ἀρχὴν τοῦ δράματος ταύτην·  
Τὰδ' ἐστὶ Περσῶν τῶν πάλαι βεβηκότων.  
πλὴν ἐκεῖ εὐνοῦχός ἐστιν ἀγγέλλων ἐν ἀρχῇ τὴν Ξέρξου ἦτταν, στορνὺς τε θρόνουσ τινὰς τοῖς τῆς ἀρχῆς παρῆδοις· ἐνταῦθα δὲ προλογίζει χορὸς πρεσβυτῶν ...<sup>15</sup>

Glaucos, dans son livre consacré aux scénarios d'Eschyle, affirme que *Les Perses* se sont inspirés des *Phéniciennes* de Phrynichos. De cette pièce il cite aussi le début que voici:

«Ceci appartient aux Perses partis de longue date»,  
mais ici [= dans *Les Phéniciennes*] c'est un eunuque qui annonce au début la défaite de Xerxès, tout en préparant des sièges pour les conseillers de l'empire, alors que là [= dans *Les Perses*] c'est un chœur de vieillards qui récite le prologue [...].

En d'autres termes, un eunuque, reconnaissable des spectateurs par un moyen que l'on ignore, était, dans la pièce de Phrynichos, le premier personnage à paraître devant les spectateurs. Il préparait les sièges pour des personnages de la cour et annonçait la défaite de Xerxès face aux Grecs<sup>16</sup>. C'est tout ce que l'on peut lire en matière d'eunuques dans les fragments des *Phéniciennes*<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> D'après Garvie 2009, 3-4, les *hypotheses* ont sans doute été composées dans leur forme originale par Aristophane de Byzance, qui s'est fondé sur des didascalies dérivées des *Didascalies* d'Aristote; mais ceux qui les ont transmises les ont traitées comme des scholies, n'hésitant pas à sélectionner, abrégé, remanier ou compléter, comme en témoignent les divergences entre les manuscrits. Le Glaucos à qui remonte l'information sur Phrynichos et sur la dépendance d'Eschyle à son égard pourrait être un auteur de la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., originaire de Rhégion (cf. Jacoby 1910, 1418).

<sup>15</sup> Le texte grec de l'*hypothesis* est édité par Belloni 1988, 2; West 1998, 3; Garvie 2009, 3.

<sup>16</sup> Belloni note à propos de l'imitation de Phrynichos par Eschyle que «gli esigui frammenti dalle *Fenicie* e gli scarsi accenni dell'hypothesis eschilea rendono impenetrabile il valore di questa 'imitazione'» (Belloni 1988, 74-75). De fait, la seule allusion ci-dessus ne signale déjà qu'une ressemblance superficielle, puisque, dans *Les Perses*, la défaite de Xerxès n'est pas annoncée d'emblée et qu'elle ne l'est pas par la voix du chœur de vieillards – ce qui rend contradictoire le propos de Glaucos ou de celui qui prétend le résumer: il y a erreur soit sur l'existence d'une analogie étroite entre les deux pièces soit sur le contenu de l'annonce (la défaite de Xerxès).

<sup>17</sup> Les cinq autres fragments (*TrGF* 3 FF 9-12 Snell, pp. 76-77), d'un à sept mots chacun, sont pour ainsi dire inexploitables.

On peut donc s'étonner à première vue du commentaire qu'Edith Hall donne de ce passage dans sa traduction annotée de la pièce d'Eschyle: «The eunuchs of the Persian court fascinated the Greeks, who found them emblematic of the effeminacy and the cruelty which they attributed to their historical enemy»<sup>18</sup> et plus encore de la reprise amplifiée qu'en propose David Rosenbloom<sup>19</sup>, d'après qui le début des *Phéniciennes* de Phrynichos se concentrerait sur la «différence radicale entre l'empire perse et la polis grecque des citoyens-soldats, symbolisée par l'eunuque»: l'eunuque figure-rait le manque de virilité (*manliness*) que le despotisme oriental impose à ses sujets; seul «homme» dans son royaume, le Grand Roi se méfierait des hommes; enfin, Phrynichos exhiberait ainsi les pratiques inhumaines des Perses<sup>20</sup>.

S'agissant d'un personnage en fonction de serviteur assumant, comme le fit plus tard le coryphée des vieillards dans *Les Perses* d'Eschyle, l'humble fonction d'énoncer les vers qui présentent la situation au public, un personnage dont on ignore totalement quelles étaient la présence et l'importance dans le reste de la pièce, de tels commentaires peuvent sembler audacieux<sup>21</sup>. Rien n'empêche de croire, par exemple, que l'eunuque ait été un simple élément de couleur locale, sans valeur emblématique ou pouvoir de «fascination». Rien ne suggère ici qu'il soit un symbole de l'ennemi, de la différence radicale entre deux mondes, ni même qu'il soit associé à l'efféminé ou à la cruauté non plus qu'au «despotisme oriental» – une idée typique de Montesquieu, mais nullement formulée par les Grecs. Si ce premier passage indique qu'un eunuque apparaissait dans la pièce de Phrynichos, il ne saurait fonder l'idée que cette figure visait à donner des Perses une image méprisable. Il faut donc se tourner vers la deuxième allusion tragique invoquée par Edith Hall.

---

<sup>18</sup> Hall 1996, 105. Déjà Hall 1989, 73, voit dans l'eunuque des *Phéniciennes* de Phrynichos la preuve qu'Eschyle n'était pas le premier «orientaliste». Voir aussi la formule de Hall 1993 citée *supra*, n. 3.

<sup>19</sup> Rosenbloom 2006, 34.

<sup>20</sup> «At its outset, the *Phoenician Women* focused on the radical difference between the Persian empire and the Greek polis of citizen-warriors, symbolized by the eunuch. The eunuch figures the lack of manliness that eastern despotism imposes on its subjects. The sole 'man' in his realm, the Great King mistrusts men. Phrynichus exhibited Persia's inhuman practices». Rosenbloom renvoie naturellement en note à Hall 1989 et Hall 1993.

<sup>21</sup> On ne peut que saluer ici la position prudente de Hutzfeldt 1999, 25, sur les déductions que l'on peut sensément tirer des *Phéniciennes* au vu du peu que l'on en sait.

## 2. L'HOMME CASTRÉ DU «TROÏLOS» DE SOPHOCLE

Le deuxième fragment remonte au *Troïlos* de Sophocle. Le personnage éponyme était un fils de Priam et d'Hécube et il mourut pendant la guerre de Troie, tué par Achille, qui, selon une branche de la tradition, l'assassina en dehors du champ de bataille, aux abords d'un sanctuaire. Le meurtre de Troïlos était au cœur de la tragédie de Sophocle<sup>22</sup>, qui ne nous est plus connue que par une quinzaine de fragments, le plus souvent réduits à un ou deux mots<sup>23</sup>.

L'un de ces fragments contient les mots suivants:

σκάλμη γὰρ ὄρχεις βασιλῆς ἐκτέμνουσ' ἐμούς

car la reine, me coupant les testicules avec un coutelas.<sup>24</sup>

Ces mots ont été transmis par le lexicographe Pollux (*Onom.* 10, 165), qui s'intéressait ici au terme σκάλμη, d'après lui un coutelas «barbare»<sup>25</sup>, et qui n'a donné d'autre indication de contexte qu'un renvoi à la pièce de Sophocle.

On peut en déduire qu'un personnage parlant à la première personne évoquait le moment où il avait été castré par la reine. On en conclut généralement, non sans vraisemblance, que ce personnage castré était au service du prince troyen Troïlos ou de sa mère Hécube<sup>26</sup> et que cette évocation de la castration est l'un des éléments par lesquels Sophocle a «persianisé» les Troyens comme il le fait ailleurs dans son théâtre<sup>27</sup>.

Si l'on veut aller au-delà de ces considérations minimales et consentuelles, on peut entrer dans le domaine du probable et rapprocher le fragment sur la castration (F 620) de deux autres, où un personnage raconte à la première personne qu'il a perdu son jeune maître (F 619) et qu'ils étaient plusieurs à se rendre vers l'eau potable (F 621): certains attribuent ces trois

---

<sup>22</sup> Schol. T *ad* Hom. *Il.* XXIV 257 (Radt 1977, 453). Pour une mise au point sur les différentes traditions, cf. Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 196-203.

<sup>23</sup> Les fragments ont été édités par Radt 1977 (*TrGF* 4 FF 618-635), reproduits, traduits et commentés par Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 196-247 (riche introduction, fragments grecs, traduction, commentaire). Un aperçu général de la pièce est proposé par Jouanna 2007, 666-667.

<sup>24</sup> Soph. *TrGF* F 620 Radt = Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 219 (fr. A).

<sup>25</sup> Sur ce mot rare, voir Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 229.

<sup>26</sup> Par ex. Bacon 1961, 80; Hall 1989, 157; Hutzfeldt 1999, 99 et 103; Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 228-229.

<sup>27</sup> Sur la «persianisation» des Troyens dans le théâtre de Sophocle, cf. Bacon 1961, 101-104. Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006, 204-205, relèvent plusieurs traits «persianisants» dans les fragments mêmes du *Troïlos* (usage du terme *orosangai* au F 634, par ex.). Comme le notent ces derniers (p. 229), il paraît étrange, selon cette optique, que l'esclave n'ait pas été acquis déjà castré.

vers à un eunuque qui serait l'esclave de Troïlos, aurait accompagné son maître dans une sortie hors de Troie et rapporterait la nouvelle de sa mort <sup>28</sup>.

Mais même ainsi, vu le peu que l'on sait de la pièce, on comprend mal qu'Edith Hall puisse affirmer que la mutilation du serviteur de Troïlos «was much emphasized in the play» <sup>29</sup>. Et l'on admettra qu'il est encore plus difficile de se fonder sur ce seul vers pour donner à l'eunuque la valeur d'un symbole de la Perse opposée à la Grèce. Ça l'est d'autant plus qu'un aspect marquant de la pièce était sans doute la série de mutilations (*maschalismata*) qu'Achille avait fait subir au cadavre de Troïlos (F 623) <sup>30</sup> – mutilations dont l'auteur, Achille, était vu comme un Grec, et non comme un barbare, par les Athéniens du temps de Sophocle.

### 3. L'ESCLAVE PHRYGIEN DE L'«ORESTE» D'EURIPIDE (vv. 1110-1115, 1369-1530)

Mais la surprise ne fait que croître quand on en vient à ce qui devrait être le morceau de choix, à savoir l'*Oreste* d'Euripide, qui présente, par rapport aux fragments précédents, le grand avantage d'être une pièce entièrement conservée par la tradition directe. Rappelons que, dans cette tragédie datée de 408 av. J.-C. <sup>31</sup>, Oreste vient à Argos après avoir tué Égisthe et Clytemnestre et que les Argiens le jugent et le condamnent, sans que Ménélas l'ait protégé selon ses attentes. Avant d'être exécuté, Oreste entreprend donc, avec l'aide de Pylade, de se venger de Ménélas en tuant Hélène. Cette agression n'est pas représentée sur scène, mais racontée par un esclave phrygien, qu'Hélène a ramené de Troie et qui est depuis resté à son service <sup>32</sup>.

Cet esclave fait dans la pièce une apparition unique, mais longue, qui se décompose en deux parties. Le personnage relate d'abord, dans un passage lyrique ponctué par les interventions du coryphée, l'attaque contre Hélène dont il vient d'être témoin (vv. 1369-1502, passage usuellement désigné

---

<sup>28</sup> Sommerstein - Fitzpatrick - Talbot 2006, 204. Dans leur reconstitution hypothétique du scénario, les auteurs de ce commentaire attribuent deux récits à l'eunuque, l'un dans le prologue, où il raconte sa vie (et sa castration), l'autre dans le troisième épisode, où il revient annoncer la mort de son maître (pp. 209-212).

<sup>29</sup> Hall 1989, 157.

<sup>30</sup> Sur le *maschalismos*, cf. Sommerstein - Fitzpatrick - Talbot 2006, 205, 222-223 et 240; Muller 2011.

<sup>31</sup> Willink 1986, xxii, qui se fonde sur une scholie au v. 371 indiquant l'archonte éponyme.

<sup>32</sup> Comme l'explique Bacon 1961, 101, n. 45, «Phrygien» est employé dans la tragédie comme un synonyme de «Troyen», tout particulièrement chez Euripide.

comme la monodie ou l'aria du Phrygien). Puis il dialogue de manière vive avec Oreste, qui est à son tour sorti du lieu de l'agression et veut empêcher l'esclave de donner trop tôt l'alerte avec ses cris (vv. 1503-1530). Ajoutons que ce Phrygien fait aussi partie des esclaves d'Hélène dont il a été question entre Oreste et Pylade quand ils préparaient leur attaque (vv. 1110-1115).

Cet esclave est à bien des égards une figure singulière dans le théâtre d'Euripide, tout particulièrement par la manière dont il cumule des traits qui relèvent de l'imagerie exotique et peu flatteuse du barbare d'Asie. Ces traits sont bien résumés par Birger Hutfeldt<sup>33</sup>: la manière de parler (mots redoublés), les chaussures perses, le fait qu'il se prosterne, le statut d'esclave et le fait qu'il se désigne lui-même à de nombreuses reprises comme barbare, asiatique ou phrygien. Le comportement du personnage n'est pas moins caricatural, puisqu'il se caractérise par la peur, l'émotivité, la servilité et la lâcheté<sup>34</sup>.

Or ce Phrygien a été identifié par divers lecteurs savants comme étant un eunuque<sup>35</sup>. Comme la pièce ne le désigne jamais explicitement comme tel, il paraît nécessaire d'examiner le texte, avant de peser les indices et arguments avancés en faveur d'une telle idée.

### 3.1. *L'esclave phrygien et ses désignations dans le texte d'Euripide*

On l'a dit, avant même de paraître sur scène, l'esclave phrygien est évoqué avec ses semblables dans la bouche d'Oreste et de Pylade, quand ces der-

---

<sup>33</sup> Hutfeldt 1999, 116-118.

<sup>34</sup> Pour les références précises aux vers de la pièce, cf. Hutfeldt 1999, 117-118. Au-delà même des traits du personnage, sa fonction théâtrale déroge aux conventions, à commencer par le rôle de «messenger» qu'il assume, bien qu'esclave, lorsqu'il raconte l'attentat perpétré contre Hélène (Brandt 1973, 132-135, qui relève plusieurs originalités du Phrygien par rapport aux autres esclaves du théâtre d'Euripide). Comme le note Porter 1994, 173-174, cette fonction est habituellement assumée par un personnage sans personnalité qui présente un exposé clair des faits, alors que l'esclave phrygien délivre un récit frénétique dans des vers lyriques. La singularité des deux scènes dominées par la figure du Phrygien a été amplement soulignée par divers savants et analysée de manière pénétrante par John Porter dans ses chapitres 4 et 5 consacrés respectivement à l'une et l'autre scène (Porter 1994, 173-250).

<sup>35</sup> Par ex., et sans prétendre à l'exhaustivité, Chapouthier 1944; Chapouthier 1959; Bacon 1961, 129, 146-147; Guyot 1980, 71-72; Hall 1989, 157-158. Hutfeldt 1999, 116, semble l'admettre, tout en veillant, comme toujours, à une formulation honnête et prudente: «Il n'est pas dit explicitement qu'il soit eunuque, mais le fait qu'il soit chargé d'éventer Hélène et la remarque d'Oreste disant 'tu n'es pas une femme et tu ne fais pas partie des hommes' (1528) peut inciter à le croire». Comme on verra, cette interprétation n'est pas sans précédent antique.



niers fomentent d'assassiner Héléne et mesurent les obstacles qu'ils pourraient rencontrer (vv. 1110-1127). Oreste commence par objecter au projet d'agression qu'Héléne a des «serviteurs barbares» (βάρβαροι ὀπάονες, v. 1110). Pylade répond qu'«aucun des Phrygiens» ne peut lui faire peur (v. 1111), Oreste renchérit en décrivant les fonctions de ces serviteurs, des «préposés aux miroirs et aux parfums» (ἐνόπτρων καὶ μύρων ἐπιστάται, v. 1112) – ce qui fait dire à Pylade qu'Héléne a rapporté les pratiques de luxe (τροφαί) de Troie (v. 1113), puis que «l'engeance servile n'est rien face à celle qui n'est pas servile» (οὐδὲν τὸ δοῦλον πρὸς τὸ μὴ δοῦλον γένος, v. 1115). Enfin, quand ils envisagent concrètement leur arrivée dans le palais, Oreste demande comment ils pourront agir en présence des «serviteurs» (ὀπαδοί, v. 1126).

On voit qu'il est question de serviteurs préposés aux soins d'une femme, marques d'usages luxueux (τροφαί) assurément associés aux monarchies asiatiques dans l'esprit des Grecs<sup>36</sup>. Et cependant il est question de serviteurs (ὀπάονες, ὀπαδοί) ou d'esclaves (δοῦλον), de «barbares» et de «Phrygiens», sans que rien donne à penser qu'il s'agisse d'eunuques – y compris quand les locuteurs cherchent comme ici à les déconsidérer en tant qu'adversaires potentiels: il leur suffit de dire que ce sont des esclaves.

Le Phrygien fait son apparition juste après l'attaque perpétrée contre Héléne: il s'enfuit du palais où sa maîtresse vient d'être frappée et dialogue d'abord avec le coryphée, à qui il raconte l'événement, puis avec Oreste, sorti à son tour du palais (vv. 1369-1526). C'est dans le récit qu'il fait au coryphée que le serviteur se dépeint au service d'Héléne, avec des détails matériels exotiques, comme ses babouches barbares<sup>37</sup> ou l'événail avec lequel il rafraîchissait Héléne quand les deux agresseurs ont surgi. Il se réfère lui-même à ses usages et attitudes en les qualifiant de «barbares» ou de «phrygiens». Il n'hésite pas à affirmer qu'il a fui et ce «j'ai pris la fuite» (πέφευγα, v. 1369), rare emploi du verbe à la première personne, sonne comme une parfaite déclaration anti-héroïque.

Un tel autoportrait est peu flatteur, sans doute, mais les termes employés dans cette scène pour le désigner ne suggèrent en rien l'eunuque, qu'ils soient placés dans la bouche du coryphée ou dans celle du Phrygien quand il évoque l'ensemble des serviteurs d'Héléne. Le coryphée vient, en effet, de le désigner comme «un des Phrygiens» (τις ... Φρυγῶν, v. 1367) et il l'apostrophe peu après en l'appelant «serviteur d'Héléne, tête de l'Ida»

---

<sup>36</sup> Miller 1997, 206, note à juste titre que, contrairement à d'autres, le symbole de statut que représentait la jouissance d'une nombreuse domesticité spécialisée n'avait pas été adopté par les élites grecques.

<sup>37</sup> βαρβάροις ἐν εὐμάρισιν (vv. 1369-1370). Cf. Aesch. *Pers.* 660.

(Ἑλένης πρόσπολ', Ἰδαῖον κάρα, v. 1380). Le Phrygien raconte lui-même comment à l'approche d'Oreste et de Pylade les «serviteurs phrygiens» d'Hélène (ἀμφίπολοι Φρύγες, v. 1417) ont accouru. Selon son récit, une fois qu'Oreste a attiré Hélène ailleurs, Pylade a interpellé ces serviteurs, qu'il appelle lui-même les «Phrygiens» (v. 1448), et les a enfermés dans différentes pièces, ce qui suggère qu'ils étaient nombreux (vv. 1449-1451). Bref, l'esclave phrygien et ses pareils sont ici donnés pour des serviteurs sans particularité.

Qu'en est-il dans le dialogue qui oppose ensuite Oreste et le Phrygien, quand le premier survient pour rattraper le fuyard? L'esclave se prosterne devant l'assassin dans le but de sauver sa peau et, tout en accomplissant ce geste, il souligne lui-même que son comportement est celui d'un barbare (v. 1507) – d'un barbare, et non d'un eunuque. Quant à Oreste, il ne ménage pas ses invectives et justifie son mépris en taxant le serviteur de lâche (δειλία, v. 1514) et en soulignant par un sarcasme sa qualité d'esclave:

δοῦλος ὦν φοβῆ τὸν Ἄιδην, ὅς σ' ἀπαλλάξει κακῶν;

Esclave, tu crains la mort qui te délivrera de tes maux? (v. 1522)

Cela sonne dans sa bouche comme la plus méprisante des qualifications.

Enfin, il achève l'échange en précisant qu'il ne souhaite pas tuer le Phrygien, mais seulement l'empêcher de crier. C'est là qu'intervient, en guise d'explication, un vers ambigu, qui s'avère d'une grande importance pour notre propos et sur lequel nous reviendrons <sup>38</sup>:

οὔτε γὰρ γυνὴ πέφυκας οὔτ' ἐν ἀνδράσιν σύ γ' εἶ.

Car tu n'es pas né femme et tu ne saurais compter parmi les hommes. (v. 1528)

On le voit donc, malgré la longueur des passages qui braquent les regards sur le Phrygien et la multiplicité des voix qui se réfèrent à lui, celles d'Oreste, de Pylade, du coryphée et de l'intéressé, cette figure est désignée de multiples manières sans être explicitement qualifiée d'eunuque par Euripide.

### 3.2. *Les indices invoqués pour «castrer» l'esclave*

Sachant que la qualité d'eunuque du personnage a été contestée peu avant la publication de son livre <sup>39</sup>, Edith Hall avance plusieurs indices ou arguments en sens inverse, qu'il convient à présent de préciser et de peser <sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> Ci-dessous, § 3.2.5.

<sup>39</sup> Willink 1986; West 1987.

<sup>40</sup> Hall 1989, 157-158.

### 3.2.1. La présence d'eunuques dans les tragédies antérieures

Le premier indice avancé ne nous retiendra pas longtemps: *Oreste* se distingue, nous dit-on, par ses échos de tragédies antérieures, dans lesquelles les eunuques n'étaient pas hors de propos – et Edith Hall renvoie sur ce point au livre de Peter Guyot sur les eunuques<sup>41</sup>. Or, ce dernier consacre aux eunuques de tragédie quelques paragraphes qui se fondent sans surprise sur les trois cas que nous examinons dans cette étude. Il ne cite donc tout au plus que deux tragédies antérieures, *Les Phéniciennes* de Phrynichos et le *Troïlos* de Sophocle, dont on pourrait difficilement prouver la parenté avec l'*Oreste* et donc la place dans un jeu d'«échos». Cet indice n'en est donc pas un.

### 3.2.2. Un esclave barbare au service d'une femme: le spectre du harem

Le deuxième argument d'Edith Hall consiste à dire que les seuls hommes autorisés à entrer dans les quartiers des femmes, comme les esclaves phrygiens au service d'Hélène, étaient des eunuques. On peine à suivre ce raisonnement et l'on se demande à quel univers se réfère ici Edith Hall quand elle parle autorisation. Ce n'est sans doute pas à la Grèce où les eunuques n'étaient pas d'usage. Est-ce à Troie – donc à un univers imaginaire pour lequel pareille règle n'est nullement attestée? Est-ce à la Perse, dont l'imagerie grecque a notoirement influencé la peinture de l'univers troyen à partir du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>42</sup>? Mais il resterait à démontrer qu'à s'en tenir même aux représentations grecques des Perses les eunuques aient été seuls à pouvoir entrer dans les quartiers des femmes. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail, mais les récits d'historiens en donnent des contre-exemples, sans compter qu'à observer le plus riche d'entre eux en personnages d'eunuques, à savoir celui de Ctésias, ce n'est pas comme gardiens de femmes qu'y figurent les eunuques, mais le plus souvent comme préposés au service d'hommes, dans des fonctions au demeurant très variées<sup>43</sup>. Ne faut-il donc pas voir dans l'argument d'Edith Hall l'effet d'un préjugé anachronique

---

<sup>41</sup> Hall 1989, 157-158 et n. 192.

<sup>42</sup> Dans la tragédie: Bacon 1961, 71-72, 101-104, 124, 146-148. En général: Lenfant 2004, part. 82-87 (avec bibliographie).

<sup>43</sup> Parmi les contre-exemples: Her. III 130, 133 (Démocédès); Ctes. *FGrHist* 688 F 13 §§ 32, 34; F 14 § 44 (Amestris et Amytis); F 15 § 51 (Parysatis). Briant 1996, 295-297, distingue de manière éclairante les concubines royales des princesses royales, catégorie plus libre – à laquelle devrait se rattacher Hélène si le modèle d'Euripide était la Perse. Fonctions des eunuques chez Ctésias: Lenfant 2012, 269-270.

d'inspiration orientaliste et moderne, transposant dans l'Antiquité l'image des harems persans et ottomans <sup>44</sup>?

Quoi qu'il en soit, il suffit de lire la pièce d'Euripide pour voir qu'Oreste et Pylade – des hommes – n'ont aucune espèce de difficulté à entrer dans l'appartement d'Hélène sans que cela passe manifestement pour une infraction aux règles. C'est même pour cela que leur complot réussit sans rencontrer le moindre obstacle.

### 3.2.3. L'éventail avec lequel le Phrygien rafraîchit Hélène (vv. 1426-1430)

Le troisième argument avancé par Edith Hall pour identifier le Phrygien comme eunuque repose sur l'éventail qu'il manie <sup>45</sup>, car, dit-elle, l'art oriental nous donne à voir des eunuques en train d'agiter un éventail. Elle renvoie le lecteur à l'article publié par Fernand Chapouthier en 1944 <sup>46</sup>. Or, dans cette publication, l'auteur parle d'emblée de l'eunuque phrygien, dont il ne discute pas l'identification comme tel, l'objet de sa démonstration touchant en fait «la part de réalisme exotique qui se dissimule sous la fiction» lorsque le personnage est évoqué en train d'éventer Hélène: dans sa monodie, le Phrygien rapporte en effet qu'au moment où ont surgi Oreste et Pylade, lui-même était, selon l'usage phrygien, en train «d'agiter l'air avec l'éventail rond de plumes bien ajustées (εὐπᾶγι κύκλω / περιίνω, litt. 'avec un rond de plumes bien ajusté'), qu'[il] balançait devant la joue [d'Hélène], à la mode barbare», tandis que sa maîtresse enroulait le lin autour de son fuseau et faisait tomber le fil sur le sol (vv. 1426-1436). Pour démontrer le réalisme de cette scène, Chapouthier la rapproche d'un bas-relief de Suse, qui représente, selon lui, un eunuque en train d'agiter un éventail en forme de drapeau derrière une femme assise en train de filer. «Ici comme là, dit-il, une femme assise file, cependant qu'un eunuque l'évente». L'explication ne tarde pas: il s'agit d'un usage perse, qui était connu des Grecs, Euripide

---

<sup>44</sup> Le terme de harem n'est pas employé par Edith Hall, mais il l'était par Helen Bacon pour exprimer la même idée. Bacon 1961, 146: «In this scene Euripides shows quite specific information about the Persian or Phrygian practice of using eunuchs as boudoir servants»; 147: «There is a real touch of the harem in the scene described by the Phrygian».

<sup>45</sup> Une idée analogue paraît animer Bacon 1961 et Hutzfeldt 1999. On lit chez la première: «A round feather fan in the hands of a eunuch is a definitely exotic touch» (p. 129) et «the *Orestes* scene, with the barbarian music and the eunuch waving the circular feathered fan, is one of the rare scenes in Euripides which really gets outside the Greek context» (p. 147). De même, le fait que l'esclave phrygien évente Hélène est l'un des deux éléments retenus par Hutzfeldt 1999, 116, comme pouvant inciter à croire qu'il s'agisse d'un eunuque (*supra*, n. 35).

<sup>46</sup> Chapouthier 1944, 210.

a peint les Phrygiens à l'image des Perses, «l'eunuque qu'il fait parler est chaussé des mêmes *eumarides* que porte Darius dans les *Perses* [v. 660]; il semble échappé d'un harem du Grand Roi». De nouveau, le mot est lâché, révélateur des présupposés que l'on a vus.

Il y aurait beaucoup à dire sur le détail de l'argumentation<sup>47</sup>, mais, pour juger de ce qu'en déduit Edith Hall, on se contentera d'une objection majeure, à savoir que l'identification d'eunuques dans l'iconographie antique est depuis longtemps controversée. Dans l'art oriental en général, qu'il soit assyrien, élamite ou perse, les savants sont depuis longtemps divisés sur l'interprétation des figures imberbes, eunuques pour les uns, pages pour les autres<sup>48</sup>. Dans le cas du relief de la fileuse de Suse, comme le signale Chapouthier lui-même, la figure qui porte l'éventail a souvent été interprétée comme une servante<sup>49</sup> et les spécialistes actuels y voient tantôt un «serviteur» tantôt une «servante»<sup>50</sup>. En d'autres termes, dans la pièce d'Euripide comme dans l'art figuré, loin de proposer une démonstration, Fernand Chapouthier se contente de présupposer comme acquise l'identification de figures comme eunuques. Il paraît donc hasardeux de s'appuyer, comme le fait Edith Hall, sur une démonstration qui n'en est pas une.

### 3.2.4. Les interprétations de la postérité antique

Le quatrième argument d'Edith Hall consiste à affirmer que, pour la postérité antique, le Phrygien était en toute certitude un eunuque. Et elle se réfère sur ce point à Terentianus Maurus, auteur latin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, dont le traité de métrique se réfère à l'exemple de l'*Oreste* d'Euripide

---

<sup>47</sup> Passons sur le fait que le relief soit d'une période antérieure à l'empire perse (sans doute au moins deux siècles avant Euripide), que l'éventail qui y figure soit carré et non circulaire (divergence soulignée par Chapouthier lui-même, p. 211), sans doute en vanerie et non en plumes, qu'en outre on ne trouve pas la moindre allusion dans toute la littérature grecque à un eunuque en train d'agiter un éventail, non plus d'ailleurs que dans l'iconographie des vases grecs, où l'absence de barbe peut très bien caractériser un simple esclave (par ex. sur le lécythe au chamefier de Londres: Raeck 1981, 570) et où les éventails sont plutôt agités par des esclaves femmes (West 1987, 280, cite deux exemples; voir aussi Raeck 1981, 612). Sur les éventails et leur importation à Athènes comme symboles de statut, cf. Miller 1997, 204-206, qui reste prudente sur l'identification de notre Phrygien comme eunuque.

<sup>48</sup> Lenfant 2012, 279-280, donne des références sur l'interprétation des figures imberbes: eunuques ou jeunes pages.

<sup>49</sup> Chapouthier 1944, 210, n. 7, le signalait déjà et contestait sans avancer d'argument.

<sup>50</sup> Annie Caubet, dans la notice qu'elle consacrait en 2010 au bas-relief (Sb 2834) sur le site web du Louvre, parlait d'un «serviteur», tandis que Pierre Amiet évoquait une «servante» (Amiet 1988, 112).

en désignant le personnage comme *eunuchus*<sup>51</sup>. Certes, mais on s'étonne de prime abord qu'il faille consulter un ouvrage si tardif et si peu connu, alors que l'*Oreste* fut dès l'époque classique l'une des pièces les plus populaires d'Euripide<sup>52</sup> et que la tradition indirecte en est si riche<sup>53</sup>. On aimerait donc savoir en quoi cet illustre Terentianus Maurus peut bien représenter la postérité.

Quitte à consulter la postérité, pourquoi ne pas élargir le tableau en se reportant aux scholies à la pièce d'Euripide, tout particulièrement aux deux passages qui intéressent le Phrygien (vv. 1110-1127, 1369-1536)? Cela permet de constater que, dans l'immense majorité des cas, le personnage n'est pas désigné comme eunuque, mais qu'il est appelé «le barbare», «l'esclave» (δοῦλος), «le Phrygien» (*ad* vv. 1381, 1454 ...), qu'il appartient au groupe des «serviteurs» d'Hélène (οικέται, θεράποντες, *ad* vv. 1420, 1439, 1451). Il lui arrive, certes, d'être désigné comme eunuque, mais seulement dans de rares scholies<sup>54</sup>, dont plusieurs ne le font que pour tenter d'expliquer un détail du texte<sup>55</sup>. Or, on sait que les explications rapportées par les scholiastes sont souvent de pures suppositions, voire des contresens personnels de la part d'hommes qui n'en savaient guère plus que nous<sup>56</sup>. Et de fait il est parfois manifeste que l'identification du Phrygien comme eunuque repose sur une mauvaise compréhension du texte grec<sup>57</sup>. De plus, plusieurs des scholies qui entendent ainsi expliquer un détail du texte signalent expressément que c'est l'interprétation de certains, mais non de tous<sup>58</sup>.

<sup>51</sup> Voir aussi Hall 2006, 314, n. 98. Le passage, extrait du *De Metris*, fait allusion à l'*Oreste* d'Euripide pour ses particularités métriques (vv. 1960-1962: *fabula sic Euripides inclita monstrat Orestes: / nam tali versu cunctis trepidantibus intus / Argivum fugiens eunuchus flagitat ensem*, éd. Keil 1874, 384).

<sup>52</sup> Willink 1986, lxiii, note que c'était dès l'époque d'Aristote et de Ménandre «an exceptionally well-known play».

<sup>53</sup> Voir les *Testimonia selecta* réunis par Biehl 1975, 108-133.

<sup>54</sup> Je n'ai relevé que trois scholies (aux vv. 1384, 1453 et 1528) dans les *Scholια in Euripidem* éditées par Schwartz 1887, auxquelles s'ajoute une quatrième, dans le palimpseste de Jérusalem, qui commente le vers 1527 (Daitz 1979, 66).

<sup>55</sup> Schol. *ad* vv. 1384 et 1528.

<sup>56</sup> Pour des exemples, voir Lenfant 2003 et Muller 2011.

<sup>57</sup> Ainsi, la scholie au v. 1384 dit que les eunuques ont la voix aiguë (τοὺς δὲ εὐνούχους ἐπεικῶς ὄξυφώνους ὑπάρχειν) et met notamment la chose en rapport avec le vers 1530 (ὄξυ γὰρ βοῆς ἀκοῦσαν Ἄργος ἐξεγείρεται) comme si ὄξυ s'y référait à la voix de l'eunuque, alors qu'il convient de le rapporter à Ἄργος ἐξεγείρεται «Argos est vite réveillée quand elle entend un cri».

<sup>58</sup> Schol. *ad* v. 1384: ἔνιοι δὲ τὸν ἐκπεπηδηκότα Φρύγα εὐνούχον φασιν εἶναι ... Même pour le vers 1528 («car tu n'es pas femme et tu ne comptes pas parmi les hommes»), sur lequel nous allons revenir, il est intéressant de noter que le scholiaste fait état de deux explications: «tu n'es pas né femme» pourrait s'appliquer à un eunuque ou s'expliquer par le fait que les Phrygiens sont efféminés (γύννιδες).

Certes, la majorité n'a pas forcément raison. Et je n'entends pas dire que les scholies soient forcément probantes sur le sens du texte qu'elles commentent. Comment le seraient-elles d'ailleurs quand elles sont largement contradictoires? Ce que je veux simplement dire, c'est que, si l'on invoque la postérité, il faut rendre compte non seulement de ses défaillances possibles en matière d'interprétation, mais aussi de ses divisions. En l'absence de toute justification, il n'y a pas lieu de considérer Terentianus Maurus comme l'unique porte-parole de cette postérité antique.

3.2.5. «Car tu n'es pas né femme et tu ne comptes pas parmi les hommes»  
(v. 1528)

Mais l'argument que d'aucuns jugent le plus probant et qui est à première vue le plus troublant est dans le vers 1528 par lequel Oreste s'adresse au Phrygien en lui disant

οὔτε γὰρ γυνὴ πέφυκας οὔτ' ἐν ἀνδράσιν σύ γ' εἶ.

Car tu n'es pas né femme et tu ne saurais compter parmi les hommes.

Cette affirmation a une fonction précise: Oreste entend expliquer (γάρ) pourquoi il ne songe pas à tuer le Phrygien (v. 1527). Elle revient manifestement à dire que ce n'est pas un adversaire digne de lui. Faut-il comprendre pour autant que l'intéressé est un eunuque? C'est ce que pensent Edith Hall et bien d'autres<sup>59</sup>.

Si l'on envisage l'ensemble de la littérature grecque, il arrive effectivement qu'il y soit dit d'un eunuque que ce n'est pas un homme (ἀνὴρ): ainsi Hermotimos dit-il qu'en le castrant Panionios a fait en sorte qu'il ne soit plus un homme, mais «rien» (με ἀντ' ἀνδρὸς ἐποίησας τὸ μηδὲν εἶναι, Her. VIII 106). Une devinette déjà connue de Platon et des enfants de son temps disait que l'eunuque était un homme qui n'en était pas un («à la fois homme et pas homme»)<sup>60</sup>. Et, d'après le résumé qu'en donne Photius, le récit de Ctésias évoquait la ruse de l'eunuque Artoxarès qui, pour comploter contre le roi de Perse, s'était mis une barbe et une moustache postiches «pour avoir l'air d'un homme (ἀνὴρ)»<sup>61</sup>. Il est donc indéniable que l'eunuque pouvait être opposé à l'homme entier.

Mais est-ce bien à cela que pensaient ici l'auteur tragique et son public? Rappelons qu'aucune allusion n'est faite à une telle condition dans le

---

<sup>59</sup> Hall 1989, 158. Cf. Guyot 1980, 72, n. 12; Hutzfeldt 1999, 116 (qui reste prudent). Pour les tenants de la position inverse, voir *infra*, n. 75.

<sup>60</sup> Ἀνὴρ τε κοῦκ ἀνὴρ ... τὸ δὲ εὐνοῦχος (Ath. X 452c-d). Cf. Plat. *Resp.* V 479c.

<sup>61</sup> Ctes. *FGrHist* 688 F 15 § 54. Cf. Lenfant 2012, 269.

reste de la pièce. De plus, si l'άνήρ peut s'opposer parfois à l'eunuque, ce n'est qu'une possibilité (rare) parmi d'autres. Selon l'aspect que l'on envisage, il s'oppose au dieu, au jeune homme (παῖς), à la femme, à la bête, à l'esclave, à l'être humain (ἄνθρωπος) ou au lâche (κακός). Or, certains de ces antonymes cadrent beaucoup mieux avec ce qui caractérise le Phrygien dans la pièce. Le personnage peut d'abord s'opposer à l'homme digne de ce nom en tant qu'esclave, mais surtout sa caractéristique la plus frappante est la lâcheté, et ce aux yeux d'Oreste lui-même, qui souligne textuellement la δειλία du Phrygien (v. 1514)<sup>62</sup>. Ce dernier est donc le contraire du «brave», sens laudatif fréquent du mot άνήρ – comme quand, en français, on félicite quelqu'un ou se vante soi-même d'être un homme<sup>63</sup>. Que ce soit la lâcheté qui sépare les Phrygiens de l'homme véritable, Électre le dit expressément dans la pièce, quand elle affirme qu'il faut que Ménélas apprenne qu'il a trouvé des hommes (ἄνδρας), et non des Phrygiens lâches (οὐ Φρύγας κακούς), pour lui infliger le sort qui convient à des lâches (κακούς) (vv. 1351-1352).

De plus, comme l'a justement noté Charles Willink, l'expression «ne pas compter parmi les hommes» est régulièrement employée dans les tragédies d'Euripide pour reprocher à un homme son manque de bravoure ou d'énergie<sup>64</sup>. Elle l'est aussi dans d'autres textes et – faut-il le préciser? – «ne pas compter parmi les hommes» se dit toujours d'hommes entiers. De même, quand Philostrate commence à décrire un tableau qui représente Thémistocle à la cour du Grand Roi: «un Grec parmi les bar-

<sup>62</sup> Notons qu'il existe dans la comédie attique un stéréotype du Phrygien lâche. Cf. Long 1986, 141.

<sup>63</sup> Bailly, *s.v.* II.3: homme, «au sens moral avec l'idée des qualités viriles (honneur, courage, vertu, etc.)»; Liddell-Scott-Jones, *s.v.* IV. Les références sont nombreuses et sans équivoque et, après l'épopée (Hom. *Il.* V 529: «soyez des hommes, mes amis!»), l'époque classique n'en est pas avare, que ce soit chez les historiens ou dans le théâtre du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Her. VII 210 illustre la distinction entre hommes (ἄνθρωποι) au sens d'êtres humains et hommes (ἄνδρες) au sens de «braves»: πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι ἄνδρες. Dans Xen. *Cyr.* IV 2, 25, Cyrus harangue ses troupes en les exhortant à ne pas se livrer au pillage en cas de victoire «car celui qui commet cette faute n'est plus un homme, mais un valet d'armée, que n'importe qui peut dès lors traiter en esclave» (ὁ τοῦτο ποιῶν οὐκέτ' άνήρ ἐστίν, ἀλλὰ σκευοφόρος· καὶ ἔξεστι τῷ βουλομένῳ χρῆσθαι ἤδη τοῦτω ὡς ἄνδραπόδῳ). Est donc άνήρ celui qui se comporte dignement, contrairement à un esclave. Les exemples ne sont pas rares chez les contemporains d'Euripide (Soph. *Aj.* 77: πρόσθεν οὐκ άνήρ ὄδ' ἦν; Aristoph. *Eq.* 1255: άνήρ γεγένησαι δι' ἐμέ; Thuc. IV 27, 5: εἰ ἄνδρες εἶεν οἱ στρατηγοί; II 42, 2: δοκεῖ δέ μοι δηλοῦν ἄνδρὸς ἀρετήν) ni chez Euripide lui-même (*El.* 693: ἄνδρα γίγνεσθαι σε χρὴ; «Il te faut être un homme»; *Alc.* 723: κακὸν τὸ λῆμα κοῦκ ἐν ἀνδράσιν τὸ σόν; 732: ἦ τὰρ Ἄκαστος οὐκέτ' ἔστ' ἐν ἀνδράσιν, εἰ μὴ σ' ἀδελφῆς αἵμα τιμωρήσεται, «En vérité, Acaste n'est plus un homme s'il ne venge sur toi le sang de sa sœur»; *IA* 945: Μενέλεως δ' ἐν ἀνδράσιν).

<sup>64</sup> Willink 1986, 334, qui cite *Al.* 723, *An.* 591, *HF* 41, *IA* 945.



bares, un homme qui n'est pas chez des hommes, mais des êtres sans vie et dissolus»<sup>65</sup>, cela ne veut pas dire qu'il ne soit entouré que d'eunuques.

Mais, dira-t-on, s'il s'agit de dire que le Phrygien est un lâche, pourquoi donc préciser qu'il n'est pas une femme? C'est un point qui a sans doute contribué à égarer les interprètes, car certains ont reformulé à tort le vers en disant que le Phrygien était moqué comme n'étant «ni homme ni femme»<sup>66</sup> – ce qui revient à n'entendre ici ἀνὴρ que comme l'opposé de la femme (γυνή) et à faire du Phrygien le représentant d'un troisième sexe, idée qui, sauf erreur, n'est pourtant attestée que des siècles plus tard et dans le monde romain<sup>67</sup>.

Mais l'insulte d'Oreste a, pensons-nous, un autre sens qui a toute sa cohérence. Il faut en fait comprendre que le Phrygien se distingue de la femme (γυνή) par sa nature biologique (πέφυκας) et que, de ce point de vue, on s'attendrait à ce qu'il soit un homme, ἀνὴρ, mais la seconde partie du vers change de point de vue et prend ἀνὴρ dans son sens laudatif, en adoptant les stéréotypes sur les qualités et défauts respectifs de l'homme et de la femme : de par sa lâcheté, le Phrygien se distingue de l'ἀνὴρ, l'homme, le «vrai», celui qui a du cran – et rappelle plutôt la femme. De fait, on trouve cette même explication du vers 1528 dans une scholie du palimpseste de Jérusalem, qui se réfère expressément à la lâcheté (δειλόν) du personnage: «c'est que l'on avait coutume de se moquer des gens peureux en les appelant des femmes» et le scholiaste de citer pour preuve ce passage de l'*Iliade* (II 235) où Thersite apostrophe les Achéens en les traitant de «mollassons» (πέπονες) et d'Achéennes – «Achéennes – et non plus Achéens!». Le scholiaste paraphrase enfin de la sorte le vers de l'*Oreste*: «par nature, certes, tu es un homme, mais du point de vue de l'audace tu es une femme»<sup>68</sup>. Comme l'a fort bien résumé West<sup>69</sup>, le Phrygien est un lâche sans avoir l'excuse d'être une femme<sup>70</sup>. Et cela fait de lui, selon les termes de Willink, un «unworthy opponent».

---

<sup>65</sup> Philostr. *Imag.* II 31.

<sup>66</sup> C'est le cas de Hall 1989, 158 («neither man nor woman»).

<sup>67</sup> Guyot 1980, 41, donne des références qui relèvent du monde romain et sont d'au moins quatre siècles postérieures à Euripide.

<sup>68</sup> Τοῦτο διὰ τὸ δειλὸν εἶναι φησί· εἰώθαμεν γὰρ τοὺς δειλανδροῦντας σκώπτοντες γυναῖκας καλεῖν· καὶ ὁ ποιητὴς ἀχαιῖδες οὐκέτ' ἀχαιοί· φύσιν μὲν οὖν φησὶ ἀνὴρ εἶ· τόλμη δὲ γυνή (Daitz 1979, 67).

<sup>69</sup> West 1987, 284: «[...] he lacks manly qualities without having the excuse of being a woman». Il est curieux de constater qu'alors même qu'elle cite Willink et West dans sa bibliographie de 1989, Edith Hall élude constamment cet argument.

<sup>70</sup> Willink 1986, 334, qui a justement contesté l'interprétation du personnage comme eunuque, propose une autre explication de «tu n'es pas né femme», qui se réfère à d'autres propos d'Oreste: ce dernier dit au v. 1590 qu'il ne peut se lasser de tuer les (femmes)

Si l'esclave phrygien se voit dénier la qualité d'homme, ce n'est donc pas parce qu'il lui manque l'intégrité physique et les attributs sexuels de la virilité, mais parce qu'il est lâche et servile, qu'il a pris la fuite, puis s'est prosterné devant Oreste, prêt à tout pour sauver sa peau, bref parce qu'il n'est pas, sur le plan moral, un homme qui mérite ce nom.

### 3.2.6. La voix aiguë de l'esclave

Reste à examiner rapidement un dernier indice possible, car, même si Edith Hall ne l'invoque pas dans son argumentaire, elle le considère ailleurs comme un acquis. Il s'agit de la voix aiguë du Phrygien, qui serait, dit-elle, «particulièrement appropriée à un eunuque»<sup>71</sup>. On sait qu'au vu de la présence simultanée des divers personnages sur scène, un même acteur assumait les rôles d'Électre, de Ménélas et du Phrygien<sup>72</sup>. Or, plusieurs indices incitent à penser qu'ils avaient tous trois une voix aiguë<sup>73</sup>. Pourtant, nul ne songerait à en déduire que Ménélas était un eunuque. Tout au plus pourrait-on dire que le Phrygien et lui ont en commun de ne pas être des «hommes», au sens où ce sont tous deux des lâches, défaut que l'on impute volontiers aux femmes, dont la voix est réputée aiguë. Ce nouvel indice nous ramènerait alors comme d'autres à la caractéristique principale du Phrygien, sa lâcheté – qui ne présuppose en rien la castration.

## 4. CONCLUSION

### *La fin de «l'eunuque phrygien» et ses conséquences*

On savait déjà que, dans *Les Perses* d'Eschyle, pièce dont l'action se déroule entièrement à la cour perse et que l'on connaît dans sa totalité, on ne

---

mauvaises (οὐκ ἄν κάμοιμι τὰς κακὰς κτείνων ἄει). Le raisonnement du vers 1528 serait, selon Willink, que, le Phrygien n'étant pas une femme, il n'est pas concerné par les ardeurs meurtrières d'Oreste. Mais le vers 1590 vient après le vers 1528, que le spectateur ne peut donc comprendre ainsi; de plus, il se rapporte spécifiquement à Clytemnestre et à Hélène – pas à toutes les femmes; enfin, il y a une différence entre «femme» et «mauvaise». Cette explication ne me paraît donc pas la plus convaincante.

<sup>71</sup> Hall 1989, 119, n. 59; repris plus récemment dans Hall 2006, 314. De même, Hutzfeldt 1999, 116-117.

<sup>72</sup> Voir, par ex., West 1987, 38.

<sup>73</sup> Cf. West 1987, 38, d'après des indications de scholiaste sur la musique des v. 176 ss. et la scholie au v. 1384 se référant à la «mélodie de chariot»; Hall 1989, 119, n. 59.

trouvait pas la moindre figure d'eunuque<sup>74</sup> – un fait qui avait déjà de quoi étonner si ce dernier était vraiment l'incarnation de «l'Oriental» aux yeux des Grecs. Mais voici qu'avec l'esclave phrygien s'évanouit le seul eunuque possible de l'ensemble des tragédies conservées<sup>75</sup>. Le corpus des eunuques tragiques était déjà un corpuscule<sup>76</sup>. Le voici donc réduit à peu de chose. Or, loin d'être purement quantitative (du fait du passage de trois à deux attestations), cette déperdition est aussi qualitative, parce que les deux textes restants sont fragmentaires et se réduisent à quelques mots et parce que l'on ignore en outre leur sens et leur portée dans la pièce même dont ils dérivent. Surtout, c'est tout un édifice qui se trouve mis à mal, car, vu la maigreur des fragments de Phrynichos et de Sophocle, les longs passages d'Euripide ont été largement mis à contribution par les tenants modernes du mépris grec pour les eunuques d'Orient.

Un premier exemple en est fourni par le livre de Peter Guyot sur les eunuques, car, selon lui, les trois extraits de tragédie témoignent, d'une part, que les eunuques étaient liés au milieu exotique et oriental que les Grecs rejetaient et, d'autre part, que ce refus se doublait d'une appréciation négative de l'eunuque «wie sie im 'Orestes' des Euripides zum Ausdruck kommt»<sup>77</sup>. De fait, les deux autres extraits, ceux des *Phéniciennes* et du *Troïlos* par lesquels notre examen a commencé, n'expriment en soi rien de tel. De plus, non content d'étendre aux deux autres tragédies ce qu'il croit vrai de l'*Oreste*, Guyot pense tenir là rien de moins que l'illustration de la «conception des Grecs du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.» («in der Vorstellung der Griechen des 5. Jahrhunderts v. Chr.»). Cet édifice reposant sur la figure du Phrygien, on imagine ce qu'il en advient s'il s'avère que ce dernier n'est plus castré.

---

<sup>74</sup> Il est curieux que cela n'ait pas perturbé une Edith Hall qui a pourtant traduit et commenté l'ensemble de cette pièce (Hall 1996). Mais il est plus troublant encore de mesurer l'influence d'*Inventing the Barbarian* sous la plume de Pericles Georges qui, apparemment gêné de ne pas trouver d'eunuque dans la pièce, en détecte quand même l'équivalent symbolique. À l'en croire, en effet, le chœur des vieillards perses est «psychologically emasculated» et «dramatically female» (Georges 1994, 95 et 102)!

<sup>75</sup> On ne peut donc même plus dire comme le font Sommerstein - Fitzpatrick - Talbot 2006, 228, que «the only eunuch in surviving tragedy is the Phrygian in Eur. Or. 1369-1530». Précisons qu'avant la parution d'*Inventing the Barbarian*, Willink 1986, 334, et West 1987, 284, avaient contesté que le Phrygien fût un eunuque et que, depuis lors, Porter 1994, 173-213, a consacré tout un chapitre au personnage sans y reconnaître un eunuque (p. 174, n. 3), tandis que Kovacs 2002, 403, parle tout simplement d'esclave phrygien. Mais en 2006 Hall parlait toujours d'eunuque phrygien (Hall 2006, 279, 305, 308, 314, 376).

<sup>76</sup> Voir *supra*, n. 8.

<sup>77</sup> Guyot 1980, 72.

Il en va de même pour la thèse d'Edith Hall, dont les conclusions sont plus radicales encore, l'eunuque incarnant, à l'en croire, l'Oriental et ses faiblesses méprisables. Non seulement elle considère que, dans *Oreste*, Hélène a rapporté de Troie des richesses exquis «and a troop of Phrygian eunuchs in whose mutilation the idea of eastern effeminacy is grimly reified»<sup>78</sup>, mais surtout le portrait même qu'elle donne de l'eunuque – et partant de «l'Oriental» – tel que l'imaginaient les Grecs paraît fortement inspiré de l'esclave phrygien, puisqu'elle le dépeint comme «émotif, rusé, servile, voluptueux et émasculé»<sup>79</sup> – des traits dont on voit mal quelles sources les attestent chez un même personnage, alors que les trois premiers au moins caractérisent de toute évidence le personnage d'Euripide. Si ce dernier n'est pas castré, il est à craindre que le portrait psychologique de l'eunuque ne repose plus sur rien.

«L'eunuque phrygien» à travers les siècles: un aperçu rétrospectif

On l'a vu: la fin du XX<sup>e</sup> siècle n'a pas entièrement innové en voyant un eunuque dans le Phrygien. Mais le sens de cette interprétation s'est considérablement modifié au fil du temps et il se pourrait qu'elle ait eu en fait trois types d'arrière-plans successifs.

1. Dans la postérité antique<sup>80</sup>, voire à l'époque byzantine<sup>81</sup>, elle peut résulter d'une lecture trop rapide du texte d'Euripide, d'une tendance attestée, chez les auteurs d'époque romaine, à transformer les esclaves des Perses en eunuques<sup>82</sup>, mais aussi du développement d'une idée négative de l'eunuque sous l'empire romain et plus encore à l'époque tardive et byzantine – idée négative qui peut recouper certains des traits de l'esclave phrygien<sup>83</sup>.
2. À l'époque moderne, cette interprétation – telle qu'on l'a trouvée chez un Fernand Chapouthier – repose sur l'analogie implicite (et faussement évidente) entre «Orient» ancien et «Orient» moderne, soit sur l'idée d'un Orient éternel dont les représentations sont en fait largement

---

<sup>78</sup> Hall 1989, 209.

<sup>79</sup> Hall 1989, 157.

<sup>80</sup> On songe à Terentianus Maurus, dont on a dit l'époque tardive par rapport à la pièce et le caractère apparemment isolé. Voir *supra*, § 3.2.4.

<sup>81</sup> Comme on sait, il est rarement possible de dater la matière des scholies médiévales, qui peut remonter selon les cas à des commentaires d'époque hellénistique ou à des annotations ultérieures.

<sup>82</sup> Ainsi, Polyen (*Strat.* I 30, 3) identifie comme eunuque le Sikinnos qui était chez Hérodote esclave de Thémistocle et «pédagogue» de ses enfants (VIII 75, 110).

<sup>83</sup> Préjugés romains: Guyot 1980, 37-42; byzantins: Tougher 2008, 96-117.

empruntées aux héritiers de Jean Chardin, à commencer par Montesquieu – pour qui les eunuques symbolisent mieux que tout la perversion du «despotisme oriental». Du reste, la notion d'Orient, que l'on a justement dénoncée comme inconsistante au cours des dernières décennies, donne quelquefois lieu sous des plumes savantes à des généralités d'une candeur étonnante. Ainsi, Chapouthier n'hésite pas à commenter l'emploi d'éventails en évoquant «l'Orient, pays de la chaleur et des moustiques»<sup>84</sup> – comme si l'Orient était un pays, comme si les régions que l'on englobe souvent dans cette notion avaient toutes le même climat, comme s'il n'y avait en Grèce ni chaleur ni moustiques ... Notons que ce qui caractérise l'attitude des savants modernes dans un premier temps est leur empathie avec les Grecs, tout comme leurs jugements de valeur négatifs sur les «Orientaux» ainsi dépeints.

3. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Edith Hall s'inscrit dans un courant nouveau en ce qu'il dénonce les représentations grecques pour lesquelles l'antipathie se substitue à l'empathie. Mais la nouveauté ne s'arrête pas à cette inversion des jugements de valeur (on n'accuse plus les Perses, mais les Grecs; et l'on ne dénonce plus des comportements, mais des représentations)<sup>85</sup>: elle est aussi dans les moyens mis en œuvre et qui consistent en l'occurrence à monter en épingle des détails et à les ériger indûment en symboles – comme dans le cas de ces maigres évocations d'eunuques qui ont fait l'objet de cette étude.

Au-delà de ces nouveautés demeure néanmoins une constante: chez Fernand Chapouthier comme chez Edith Hall est présumée l'analogie soit entre «Orient» antique et «Orient» moderne soit entre représentations grecques antiques et représentations occidentales modernes. Les eunuques antiques se voient ainsi convertis en figures de harem, voire, sous la plume d'un David Rosenbloom, en victimes du «despote oriental» qui, pour mieux régner sur ses sujets, se réserve le privilège exclusif de la virilité – une image qui rappelle avant tout *Les Lettres persanes* de Montesquieu<sup>86</sup>.

Cet aperçu schématique mériterait sans doute d'être mis à l'épreuve d'enquêtes approfondies. Mais on peut dès à présent plaider en faveur d'une approche des représentations grecques des Perses qui se distingue

---

<sup>84</sup> Chapouthier 1959, 89, n. 1.

<sup>85</sup> Ainsi, Hall se met explicitement en devoir d'illustrer les «fautes» grecques (1989, 73).

<sup>86</sup> *Supra*, n. 20. La référence aux *Lettres persanes* est explicite chez Pericles Georges, qui, en exergue à son chapitre sur *Les Perses* d'Eschyle (pièce sans castrat, on l'a dit), cite des mots par lesquels Usbek clame sa toute-puissance absolue sur des eunuques qui ne sont que néant et soumission (Georges 1994, 76).

du dernier courant évoqué sur au moins trois points<sup>87</sup>. Il s'agirait d'abord d'éviter les jugements de valeur, la distribution de bons et de mauvais points étant une entreprise aussi facile qu'historiquement vaine. Il conviendrait ensuite de mesurer la portée des éléments documentaires en les replaçant dans un ensemble et de ne pas conférer la valeur d'un symbole de manière somme toute arbitraire. Il faudrait enfin se garder de postuler *a priori* l'analogie entre représentations anciennes et modernes – postulat qui peut être implicite et inconscient, mais qui est parfois ouvertement revendiqué, notamment par ceux qui entendent trouver dans la Grèce classique les caractéristiques de l'orientalisme moderne tel que défini par Edward Said<sup>88</sup>. Moins séduisant sans doute, le résultat contribuerait peut-être plus sûrement à nous faire connaître l'Antiquité.

DOMINIQUE LENFANT

Université de Strasbourg – UMR 7044 Archimède  
dlenfant@unistra.fr

## BIBLIOGRAPHIE

- Amiet 1988 P. Amiet, *Suse. 6000 ans d'histoire*, Paris 1988.  
Bacon 1961 H.H. Bacon, *Barbarians in Greek Tragedy*, New Haven 1961.  
Belloni 1988 Eschilo, *I Persiani*, a cura di L. Belloni, Milano 1988.  
Biehl 1975 Euripides, *Orestes*, ed. by W. Biehl, Leipzig 1975.  
Brandt 1973 H. Brandt, *Die Sklaven in den Rollen von Dienern und Vertrauten bei Euripides*, Hildesheim - New York 1973.  
Briant 1996 P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, Paris 1996.  
Chapouthier 1944 F. Chapouthier, À propos d'un éventail ou de l'exotisme dans Euripide, *REA* 46 (1944), 209-216.  
Chapouthier - Méridier 1959 *Euripide*, t. VI.1, *Oreste*, éd. par F. Chapouthier - L. Méridier, Paris 1959.

---

<sup>87</sup> L'influence du livre d'Edith Hall a été considérable et ce n'est sans doute pas fini. Nous avons pu la mesurer, concernant les seuls eunuques, sur Georges 1994 (*supra*, n. 74), Sommerstein - Fitzpatrick - Talbot 2006, 228-229 (qui reprennent totalement à leur compte ses analyses sur l'eunuque qui fascinait les Grecs), Rosenbloom 2006 (*supra*, n. 20), voire chez le très scrupuleux Birger Hutzfeldt (Hutzfeldt 1999, 25, qui admet que, dans certaines pièces, les eunuques apparaissent comme «Repräsentanten des Orients» et cite à ce sujet le *Troilos* et «l'esclave phrygien»).

<sup>88</sup> C'est, on l'a vu, la démarche revendiquée par Edith Hall (*supra*, n. 4). On n'entend pas exclure à ce stade l'intérêt d'une comparaison, mais seulement contester que l'analogie soit pertinente dans le cas des eunuques.

- Daitz 1979 S.G. Daitz, *The Scholia in the Jerusalem Palimpsest of Euripides. A Critical Edition*, Heidelberg 1979.
- Garvie 2009 Aeschylus, *Persae*, ed. by A.F. Garvie, Oxford 2009.
- Georges 1994 P. Georges, *Barbarian Asia and the Greek Experience*, Baltimore - London 1994.
- Guyot 1980 P. Guyot, *Eunuchen als Sklaven und Freigelassene in der griechisch-römischen Antike*, Stuttgart 1980.
- Hall 1989 E. Hall, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford 1989.
- Hall 1993 E. Hall, Asia Unmanned: Images of Victory in Classical Athens, in J. Rich - G. Shipley (eds.), *War and Society in the Greek World*, London 1993, 108-133.
- Hall 1996 Aeschylus, *Persians*, ed. by E. Hall, Warminster 1996.
- Hall 2006 E. Hall, *The Theatrical Cast of Athens. Interactions between Ancient Greek Drama and Society*, Oxford 2006.
- Huzfeldt 1999 B. Huzfeldt, *Das Bild der Perser in der griechischen Dichtung des 5. vorchristlichen Jahrhunderts*, Wiesbaden 1999.
- Jacoby 1910 F. Jacoby, s.v. Glaukos (36), in *RE VII*, 1910, coll. 1417-1420.
- Jouanna 2007 J. Jouanna, *Sophocle*, Paris 2007.
- Keil 1874 H. Keil, *Grammatici Latini*, VI, *Scriptores artis metricae*, Leipzig 1874.
- Kovacs 2002 Euripides, *Helen. Phoenician Women. Orestes*, ed. by D. Kovacs, Cambridge (Mass.) - London 2002.
- Lenfant 2003 D. Lenfant, Des décrets contre la satire: une invention de scholiaste? (Pseudo-Xén. II, 18, schol. Ach. 67, schol. Av. 1297), *Ktèma* 28 (2003), 5-31.
- Lenfant 2004 D. Lenfant, L'amalgame entre les Perses et les Troyens chez les Grecs de l'époque classique: usages politiques et discours historiques, in J.M. Candau Moron - F.J. Gonzalez Ponce - G. Cruz Andreotti (eds.), *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga 2004, 77-96.
- Lenfant 2012 D. Lenfant, Ctesias and his Eunuchs: A Challenge for Modern Historians, *Histos* 6 (2012), 257-297.  
<http://www.histos.org>.
- Lenfant c.d.s. D. Lenfant, Le mépris des eunuques dans la Grèce classique: orientalisme ou anachronisme?, in A. Queyrel Bottineau (éd.), *Hostilité, réprobation, dépréciation. La représentation négative de l'autre dans l'Antiquité*, Dijon (in corso di stampa).
- Long 1986 T. Long, *Barbarians in Greek Comedy*, Carbondale 1986.
- Miller 1997 M. Miller, *Athens and Persia in the Fifth Century B.C.: A Study in Cultural Receptivity*, Cambridge 1997.
- Muller 2011 Y. Muller, Le «maschalismos», une mutilation rituelle en Grèce ancienne?, *Ktèma* 36 (2011), 269-296.

- Porter 1994 J.R. Porter, *Studies in Euripides' Orestes*, Leiden - New York - Köln 1994.
- Radt 1977 S. Radt, *Tragicorum Graecorum Fragmenta (TrGF)*, IV, *Sophocles*, Göttingen 1977.
- Raeck 1981 W. Raeck, *Zum Barbarenbild in der Kunst Athens im 6. und 5. Jahrhundert v. Chr.*, Bonn 1981.
- Rosenbloom 2006 D. Rosenbloom, *Aeschylus: Persians*, London 2006.
- Schwartz 1887 E. Schwartz, *Scholia in Euripidem*, I, Berlin 1887.
- Snell 1971 B. Snell, *Tragicorum Graecorum Fragmenta (TrGF)*, I, Göttingen 1971.
- Sommerstein - Fitzpatrick - Talboy 2006 A.H. Sommerstein - D. Fitzpatrick - T. Talboy, *Sophocles. Selected Fragmentary Plays*, I, Oxford 2006.
- Tougher 2008 S. Tougher, *The Eunuch in Byzantine History and Society*, London 2008.
- West 1987 Euripides, *Orestes*, ed. by M.L. West, Warminster 1987.
- West 1998 Aeschyli *Tragoediae*, ed. by M.L. West, Stuttgart - Leipzig 1998.
- Willink 1986 Euripides, *Orestes*, ed. by C.W. Willink, Oxford 1986.